

Lire ou ne pas lire

PAR HENRY MILLER

A PRÈS avoir écrit *Les livres de ma vie*, ouvrage que les critiques trouvent confus et plein de longueurs, il me paraît quelque peu difficile de dire en peu de mots ce que j'ai été incapable d'expliquer en tout un volume. Le mieux est donc peut-être que je reprenne ici quelques observations essentielles dont la portée ne paraît cependant pas avoir été aperçue.

Tout d'abord j'ai essayé d'expliquer que, pour avoir lu pendant plus de soixante ans sans faire aucun choix, j'ai maintenant le désir de lire de moins en moins (et c'est très difficile !); chaque courrier m'apporte un tas de livres que je n'ai pas demandés et que, pour la plupart, je ne regarde jamais. Si j'avais eu la sagesse de suivre l'exemple de mon ami de jeunesse Robert Hamilton Challacombe, j'aurais sans doute aujourd'hui meilleure vue, meilleure santé et une intelligence plus pénétrante. C'est je crois dans le *Tropique du Capricorne* que j'ai raconté comment cet ami m'avait instruit, sans le vouloir, dans l'art de la lecture. Jusqu'à l'âge de trente ans il n'avait quant à lui lu que trois ou quatre ouvrages (Whitman, Thoreau, Emerson) mais je n'ai connu personne qui ait su tirer d'un livre autant qu'il l'a fait, ni qui ait eu si peu besoin de s'adresser à des livres. Tirer d'un livre jusqu'à la dernière goutte de substance est un art presque aussi difficile que celui d'en écrire un. Lorsqu'on a appris à le faire, un seul livre profite autant que des centaines.

L'influence que je déplore n'est pas tant celle des livres dits mauvais que celle des médiocres. Il arrive en effet qu'un mauvais livre exerce sur le lecteur un effet stimulant tout comme le fait un ouvrage qualifié de bon. Je dis « qualifié de » parce que je crois qu'en toute honnêteté aucun homme

HENRY MILLER

ne peut dire à un autre que tel ou tel livre sera *pour lui* bon ou mauvais. Quant aux ouvrages médiocres, pâture quotidienne de la plupart d'entre nous, je les considère comme néfastes car ils sont produits par des automates à l'intention d'autres automates, et que les automates sont beaucoup plus dangereux parmi nous que les méchants. Si c'est notre destin de périr écrasés par une bombe c'est le somnambule qui aura le plus de chance de nous jouer ce tour-là.

J'ai insisté dans mon livre sur un point qui semble avoir été complètement ignoré ou négligé : j'ai dit que chacun de nous devrait commencer par lire des ouvrages concernant l'époque actuelle, des auteurs contemporains. Or chez nous et dans le monde entier le système d'éducation est fondé sur l'idée fausse que la jeunesse doit d'abord apprendre tout depuis l'origine et ensuite seulement aborder le présent. Rien ne me paraît plus absurde, plus vain et plus répréhensible. Quoi d'étonnant si les adultes, ou soi-disant tels, manquent d'originalité, plus encore d'imagination et n'ont pratiquement aucun esprit d'adaptation. Ce qui est étonnant c'est qu'avec l'âge nous ne devenions pas tous fous.

Quand je songe à ce qu'implique pour chacun la simple connaissance de la littérature de son propre pays, je demeure abasourdi. Et que dire de l'acquisition d'une teinture d'art, de science, de religion ou de philosophie ! Comme je me souviens bien du jour où j'ai quitté l'Université ! (je n'y suis resté que trois mois avant de m'en enfuir). C'est le *Fairie Queene* de Spenser qui, pour moi, a décidé de tout. Penser que la lecture de cet énorme poème épique est encore considérée comme indispensable dans les programmes de toutes les Universités ! Il y a quelques jours je me suis replongé dedans pour bien m'assurer de n'avoir pas commis une grave erreur de jugement. Qu'on me permette d'avouer qu'il me paraît aujourd'hui encore plus bête que quand j'avais dix-huit ans. Et qu'on m'entende bien : je parle du « poète des poètes » comme l'appellent les Anglais. Quel minable émule de Pindare !

Non, je n'éprouve aucune honte à répéter que j'ai plus appris et acquis une plus vaste connaissance de la littérature par mes camarades de la rue que par les pédagogues qui se démènent dans nos temples du savoir. Nulle école ne nous a jamais fourni un forum ouvert où nous puissions librement et passionnément discuter des livres et des auteurs que nous trouvons à notre goût. Cela me fait penser à notre système dit démocratique de vote : on ne vote que pour des gens qui sont candidats, et ces gens, ai-je besoin de le dire, sont rare-

LIRE OU NE PAS LIRE

ment de l'espèce qu'une personne intelligente aimerait voir au pouvoir.

Mais le point qui a le plus complètement échappé à l'œil des critiques est le caractère non littéraire de mes escapades à travers le royaume des livres. Le fouillis et la confusion qui ont tant irrité les critiques sont en réalité le centre de ma position. A quoi servent les livres s'ils ne nous ramènent pas vers la vie, s'ils ne parviennent pas à nous y faire boire avec plus d'avidité ? La quête d'un livre, comme certains d'entre nous le savent, est souvent plus enrichissante que sa lecture.

Ce que je voudrais dire brièvement c'est qu'un livre, comme tout autre objet, sert souvent de prétexte à ce que nous cherchons en réalité. Certes, les ouvrages que nos mentors nous recommandent peuvent, s'ils se trouvent nous atteindre au bon moment, produire le résultat désiré, mais comment prévoir de si heureuses coïncidences ? D'autre part, si ces livres — je parle ici des trésors de la littérature et non de ses sous-produits — viennent à tomber entre nos mains avant que nous soyons prêts à les accueillir, ou au contraire quand nous sommes blasés, surmenés, ou encore s'ils nous prennent à rebrousse-poil, le résultat peut être désastreux. Si on adopte « la route ouverte » comme méthode de voyage à travers la vie, il est certain qu'il faut l'appliquer aussi à la lecture. Que celle-ci soit une aventure ! Un événement ! C'est bien assez de pousser chaque jour tant de boutons au point de rendre ce monde de plus en plus invivable !

Notre espoir à tous, en prenant un livre, est de rencontrer un homme selon notre cœur, de vivre des tragédies et des joies que nous n'avons pas le courage de provoquer nous-mêmes, de rêver des rêves qui rendent la vie plus passionnante, peut-être aussi de découvrir une philosophie de l'existence qui nous rende plus capables d'affronter les problèmes et les épreuves qui nous assaillent. Nous contenter d'accroître la masse de nos connaissances ou de perfectionner notre culture, quoi que cela puisse signifier, ne me paraît pas en valoir la peine. J'aimerais mieux voir un homme conduit au crime — s'il ne pouvait l'être à rien d'autre — que de le voir devenir de plus en plus livresque !

Mais le gain essentiel qu'on peut tirer de la lecture est peut-être le désir de communiquer vraiment avec les autres hommes. Lire comme il faut c'est s'éveiller et vivre, acquérir un renouveau d'intérêt pour ses voisins, en particulier ceux qui diffèrent le plus de nous dans tous les domaines. Il n'y a jamais eu une telle pléthore de livres, ni plus profonds

HENRY MILLER

abîmes d'indifférence au sort de nos frères humains, ni si peu d'aptitude à penser et à agir de manière personnelle.

Je dois dire qu'en général j'ai trouvé des hommes meilleurs, à tous les sens du mot, parmi les ignorants que chez les gens cultivés de ce monde. Chaque jour les crimes les plus monstrueux contre l'humanité sont commis par des êtres qui ont joui de tous les avantages de l'instruction. On rend certes les gens plus lettrés, plus sensibles aux livres mais on n'en fait pas pour autant de meilleurs citoyens.

Un livre ne vaut pas mieux, et le plus souvent bien moins, qu'un rocher, un arbre, une bête sauvage, une traînée de nuages, une vague ou une ombre sur la mer. Nous qui écrivons des livres sommes redevables non à des livres mais aux choses qui incitent les hommes à en écrire : à la terre, à l'air, au feu et à l'eau. S'il n'existait pas une source commune à laquelle remontent auteur et lecteurs il n'y aurait pas de livres. Un monde sans livres serait-il une telle calamité ? Ne pourrions-nous pas encore nous communiquer nos joies et nos découvertes par la parole ? Et si on en revenait au simple usage de la parole il n'y aurait plus besoin de détruire des forêts entières, de gâcher des paysages, de vicier l'air ou d'abrutir les esprits et les corps de ceux qui peinent pour nous fournir sous forme de livres une pâture mentale et spirituelle.

Henry MILLER.